

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 3 JANVIER 1850.

No. 32.

CORRESPONDANCE.

M. l'Éditeur,

On a dit que celui qui plante un simple chêne, mérite bien des générations à venir, combien plus recommandable est celui qui se rend utile, non seulement aux races futures, mais même à ses propres contemporains, en détruisant les effets pernicieux des boissons enivrantes, parmi le peuple. Nous ne pouvons nous imaginer, en ce monde, un paradis dans lequel l'âme puisse s'épanouir avec plus de joie ; et en effet quel contentement ne doit-on pas éprouver au delà de soi-même, en voyant les efforts multipliés, qu'on fait de tous côtés, pour arrêter l'intempérance.

Le sujet de l'intempérance a été discuté si souvent depuis peu, et les maux qui en sont la suite ont été si bien représentés, qu'il m'est difficile, et que ça paraîtra une espèce de présomption en moi, que de vouloir y donner quelque intérêt qui puisse paraître nouveau ; mais j'ai souvent pensé en moi-même, peut-être sans aucun fondement, que son premier mal essentiel n'avait pas été aussi complètement et au si fréquemment discuté que ses maux secondaires, et qu'on n'avait pas donné des preuves assez convaincantes des affreux désastres qui en sont le résultat.

L'intempérance, M. l'Éditeur, est l'extinction volontaire de la raison. Le grand mal est au dedans, on vient du spirituel. L'ivrogne se dépouille pour un certain espace de temps de sa nature morale et raisonnable, et c'est de lui sa connaissance et sa propre volonté, se livre à la pitié, et en répète à son tour ces actes de folie, il détruit de plus en plus ses forces morales et raisonnables ; il anéantit le principe divin qui distingue le vrai du faux, le bon du mauvais et enfin l'homme n'est plus séparé de la brute ; c'est en cela qu'est l'essence du vice, c'est ce qui constitue sa honte et son malheur. Voilà ce qui réveille et sur-excite particulièrement ceux qui travaillent à sa suppression.

Le danger de ce vice est surtout en ce qu'il est imperceptible dans son origine. Peu de ceux qui périssent par lui, ont connu ses premiers accès. La jeunesse ne voit point et ne se doute point que l'ivrognerie est dans ce breuvage étincelant qui réveille tous ses sentiments de joie dans un cercle brillant ; il ne songe point qu'il va entrer dans un sentier qui va le conduire à une intempérance invétérée. Il ne pense à aucun mal, et s'il y a du péché, c'est dit-il, un petit péché ; il n'y a pas certainement grand mal ni grand danger en cela ; mais en peu de temps ses liens se resserrent, et il devient esclave du vice le plus dangereux et le plus abrutissant. Le malade ne voit pas cela dans le cordia. Le son médecin lui prépare et qui doit donner du ton et de la vigueur à ses organes débilités. L'homme de génie et de lettres ne découvre point le poison de la paralysie en ce qu'il regarde comme une source d'inspiration et d'intelligence ; celui qui aime les plaisirs la société pense bien peu que le verre qui anime la conversation sera l'ivresse dans la solitude, et même qu'il le renversera au milieu de cette conversation dans laquelle, il met toute sa joie. L'intempérance approche d'un pas silencieux, et par des degrés presque imperceptibles, et les pro-

niers liens, dont elle enlace sa victime se font à peine sentir.

Il est ainsi de tous les vices, quelque peu considérables qu'ils paraissent au commencement, ils conduisent par une pente inévitable dans l'abîme de la dépravation et ruinent le meilleur caractère. Il n'y a point de sûreté à moins qu'on ne se garde de l'approche du vice. Si on marche sur un terrain caverneux, on deviendra bien vite la proie des animaux carnassiers, et si la divinité ne s'interpose pour nous délivrer, la ruine deviendra inévitable. Cette triste vérité doit se faire sentir à tous, et doit influencer sur leurs habitudes et leurs manières de vivre dans tous les états de la société.

Si l'ivrogne pouvait se voir lui-même dans le miroir de la vérité, s'il voyait ses traits dans leurs propres couleurs, s'il voyait sa folie et sa dégradation, s'il comprenait sa bassesse et l'infamie qu'il s'attire par ses habitudes d'intempérance, il aurait honte et se rendrait semblable à l'oiseau de nuit qui cherche l'obscurité ; mais malheureusement l'intempérance ensevelit son entendement, dans un nuage épais, et rend l'ivrogne incapable de sentir ce qu'il y a de noble dans l'homme.

On peut guère nommer de vices qui exercent une influence si méprisable, sur l'esprit, le corps, et les affections que l'intempérance, et celui qui a été son esclave doit y renoncer d'un seul coup, et sans réserve, ou il retombera insensiblement sous son joug despotique. Il n'y a point à composer dans ce cas ; il n'y a point de milieu à chercher. Il est impossible de quitter la boisson par degrés. Celui qui veut abandonner sincèrement ce vice, ne doit pas laisser ses lèvres approcher de ce poison infernal ; son motto doit être, n'y touche pas, n'y goûte point. Je voudrais savoir si une personne qui tombe dans le feu, demanderait aux assistants de l'en retirer avec précaution et peu à peu ; je ne le crois pas.

Beaucoup de personnes et surtout dans la classe des cultivateurs tombent dans l'intempérance en se laissant aller à une erreur dangereuse et bien déplorable, pensant que les liqueurs fortes les garantissent contre les intempéries de l'air et les soutiennent dans leurs durs travaux. Maintenant, la vérité est tout le contraire. Quand une personne est exposée à un grand froid, les boissons la prédisposent, et la rendant plus propre à en être affectée d'une manière plus sévère et souvent même fatale.

Le premier effet de la boisson sur le physique de l'homme, est stimulant ; elle accélère la circulation du sang, elle occasionne une légère transpiration et un certain degré de chaleur dans le corps, mais cette chaleur et cette excitation temporaire fait bientôt place à la débilité et à une espèce d'annihilation qui détruisent les puissances vitales, et produisent ensuite la langueur et la stupeur. A-t-on besoin de quelque chose, à part de l'exercice et des vêtements, pour entretenir le corps dans une chaleur nécessaire quand il est exposé au froid ? Un bon repas d'abondante nourriture fortifiante, une tasse de thé ou de café chaud, ou un peu de lait chaud avec de l'eau sucrée peuvent suffire en tous temps ; ces différentes choses en donnant du ton à l'estomac renforcent tout le système, pendant que la douce chaleur opérée par la digestion ajoute considérablement à la chaleur natu-

relle et rend par conséquent les effets du froid moins sensibles.

L'extrait suivant, tiré d'un papier américain, vient bien à propos et est une excellente preuve de ce que j'ai avancé ci-dessus.

Il y a quelques années un bâtiment Russe se chargé de fer s'échoua sur une barre de sable entre New-Port et Rhode-Island, le capitaine voulut le décharger pour le mettre à flot, mais le temps était extraordinairement froid ; et personne ne voulait entreprendre la tâche, vu que le bâtiment était éloigné de la côte qui était couverte de glace et exposée au vent et au froid.

Le Capt. G. maître de vaisseau à New-Port, homme respectable pour son intégrité et s'abstenant de toute espèce de boissons, s'offrit à décharger le vaisseau, en y contribuant de ses propres maux ; six hommes furent employés dans la cale ; mais le vaisseau s'étant brisé, était plein d'eau ; ils firent usage de boisson librement, mais ce pendant avec modération, pensant que si elle était nécessaire c'était là plus que partout ailleurs ; mais après deux heures de travail, ils abandonnèrent tout, percés de froid. Après s'être reposés et réchauffés, ils firent un second effort, ne devant que du cidre le restant de la journée ; le second jour, ils consentirent à suivre les directions du Capt. G. ne devant qu'un breuvage de lait sucré, ou bouillon à la reine, aussi chaud que l'estomac pouvait l'endurer ; le froid était toujours aussi intense, mais ils purent continuer leur ouvrage depuis quatre heures jusqu'à sept, et ils s'en revinrent, comme le dit le Capt. G. fumaux de chaire. Avec ce simple breuvage pris de demi-heure en demi-heure ; ils continuèrent tous les jours leur travail sans une seule goutte de liqueur, jusqu'à ce que tout le fer fut déchargé et mis à terre, et pas un seul homme se plaignit le moindre mal de froid.

Il est également absurde et ridicule et même dangereux de supposer que l'usage des boissons enivrantes tempère l'effet de la chaleur sur le corps, dans les temps chauds. Loin de là elles ajoutent une chaleur intérieure à la chaleur extérieure de l'atmosphère, ce qui cause des fièvres et des inflammations très dangereuses ; elles occasionnent des chaleurs contre nature, qui affaiblissent, au lieu de cette douce et agréable transpiration qui ranime et rafraîchit le corps. Y a-t-il quelqu'un de bon sens qui pense à éteindre le feu en y jettant de l'huile. Non certainement. Eh bien ! il y aurait autant de bon sens dans une personne qui voudrait arrêter un incendie avec de l'huile, que dans celle qui voudrait réduire la chaleur sur-abondante du corps occasionnée par l'exercice ou la chaleur du soleil, par le moyen des boissons fortes. La moitié des maladies qu'on dit prévenir de la chaleur de la saison, est, j'en suis sûr, produite par la grande quantité des boissons qu'on avale sous prétexte de venir en aide au système.

Une autre erreur bien commune et qui a obtenu une opinion presque générale est que les liqueurs fortes allouissent l'effet des travaux pénibles sur le corps ; cependant il n'y a ni force ni nourriture dans les boissons spiritueuses ; si elles produisent quelque vigueur dans le travail, c'est un effet passager qui est toujours remplacé par la faiblesse et la fati-

gue. Le cheval, ce noble animal, a-t-il besoin de quelques boissons enivrantes pour s'acquiescer de ses travaux pénibles ? non, il ne lui faut que de l'eau fraîche, et une bonne nourriture.

L'effet des liqueurs fortes sur le système humain en produisant des maladies est toujours constant, quoique des fois, elles ne viennent que par degrés. Une constitution forte, surtout si elle est accompagnée de beaucoup d'exercice, pourra soutenir les efforts délétères des alcools, pendant plusieurs années ; mais tôt ou tard son usage constant et excessif finira par quelque maladie ébranlante et peut-être fatale ; tels que tremblements de mains, bruits dans les oreilles, des yeux enflammés, maux de tête, langueurs, déhancements d'estomac, vomissements, pertes d'appétit, indigestions, visage empourpré etc. en un la goutte dans toutes ses formes, placés dans les extrémités, douleurs et roideurs dans les reins, obstructions des foies, palpitations, hydropisie, délire, consommation, paralysie ou apoplexie. Je ne prétends pas dire que toutes ces maladies ne peuvent pas être occasionnées par d'autres causes, au contraire, je suis bien certain qu'elle peuvent être causées par d'autres circonstances ; mais je soutiens, sans crainte d'être contre dit, que les liqueurs spiritueuses disposent à ces maladies, et en sont le plus souvent la cause ; et lorsqu'il y a dans le corps une tendance pour ces maladies, elles deviennent certaines et beaucoup plus dangereuses par l'usage des boissons.

Je n'ai ici énuméré que peu des souffrances causées par un usage immodéré et journalier des boissons ; cela dépasserait de beaucoup les limites des journaux si je voulais décrire les autres maux, auxquels le corps humain est sujet ; maux invétérés, et compliqués, qui deviennent intraitables, et finissent le plus souvent par devenir fatals. En effet toute espèce d'inflammation, et de fièvres putrides deviennent plus fréquentes, plus obstinées et plus dangereuses par l'usage des boissons enivrantes.

On a souvent dit que la guerre avait détruit moins d'hommes que les maladies occasionnées par l'usage des spiritueux, et je le crois bien volontiers ; car la guerre n'a que ses intervalles de destruction, mais la boisson exerce ses ravages en tout temps, à tout âge et sur tous les sexes.

Mais on demandera : n'y a-t-il pas des circonstances où la boisson puisse être utile ? Je répondrai, oui ; il y a deux circonstances où le corps humain peut-être accidentellement posé dans des conditions qui requièrent l'usage des boissons. 1^o Quand le corps a été affaibli par quelques causes, tel que syncope, ou circulation du sang arrêtée, alors la boisson peut devenir utile en un instant. 2^o Quand le corps a été longtemps exposé à un temps humide, et surtout si l'air était froid ; alors dans mon opinion, un peu de boisson, pris modérément, peut être utile pour obvier à la débilité, et prévenir la fièvre. Je considère ces deux cas, comme étant les seuls, où la boisson peut devenir innocente ou nécessaire.

Détournons maintenant nos yeux des mauvais effets de la boisson par rapport à la santé et à la vie, pour les jeter vers la condition morale de l'homme, ici de nouveaux sujets de malheurs et d'affliction s'offrent à notre vue.

Les effets des liqueurs spiritueuses, sur les facultés morales, sont terribles et dégradants au dernier point. Ils se font d'abord sentir dans le tempérament ; car on observe généralement qu'un homme livré à la moindre ivresse possible est méchant et querelleur, qu'il perd peu à peu tous ses bons sentiments et qu'il se laisse aller aux crimes les plus haineux.

L'ivrognerie en effet affaiblit les affections des meilleurs amis, elle détruit la paix et la prospérité des familles, et attire le mépris et l'aversion de tous les honnêtes gens. Elle brise le cœur du père, étouffe la tendresse de la mère, anéantit l'amour conjugal, dissipe l'attachement filial, et conduit avec amertume le vieil âge dans le tombeau. Elle rend vengeux les femmes, les enfants orphelins et les pères crédules. Elle aide le mari à massacrer sa femme ; elle pousse le père à braver sa femme et aide les enfants à résister à tout ce que la pitié et la vertu et déteste l'innocence. Elle engendre les querelles, excite les émeutes, et commence les batailles. Elle est le propre du vagabond et le soutien de l'incendiaire. Elle dégrade le citoyen, déprime la législation, déshonore l'homme d'état, et jette la honte, le désespoir et la misère sur tous ceux qui s'y livrent.

Je crois que tous ceux qui ont le plus avancé la tempérance ont généralement recommandé l'introduction et la diffusion des plaisirs innocents, la culture de l'esprit, et la société honnête comme des préservatifs de l'intempérance.

Une société ennuyante où il y a peu de récréations innocentes, on doit s'y attendre, aura toujours par des excès d'intempérance, dès que l'occasion s'en présentera. On boit souvent pour dissiper l'ennui, ou pour apaiser une soif insatiable par une surexcitation qui plait, mais ces motifs sont réglés loin d'une compagnie honorable.

Les efforts vraiment louables que l'on fait dans plusieurs de nos maisons d'éducation, pour introduire la belle musique dans le pays doivent être encouragés par tous les bons citoyens. Il n'est point nécessaire ici de nombrer toutes les bonnes influences de la musique ; considérée seulement comme un plaisir délicat, elle confère un bien considérable sur les mœurs publiques. Elle renforce les sentiments religieux, et donne des émotions pures et généreuses. Que le bon goût et l'habitude de ce bel art se répandent parmi nous, et elle donnera une infinité de ressources aux familles ; la maison aura une attraction nouvelle, les entretiens privés seront plus joyeux, et la communauté jouira d'amusements publics plus convenables. Les réjouissances publiques en réunissant un grand nombre de personnes ensemble, les animeront d'une même émotion, pour partager les mêmes joies innocentes, que procure le bonheur de la civilisation ; parmi les avantages de la société, il n'y en a peut-être pas d'autre plus que ceux que procure la musique, c'est une science qu'on emploie particulièrement pour chasser la tristesse, et pour exciter les sensations les plus agréables, par conséquent c'est un puissant antidote contre l'intempérance. Quelle abondance de joissances le Créateur n'a-t-il pas mis à notre portée ? Notre reconnaissance envers lui, doit couler comme un ruisseau aussi riche,

FEUILLETON.

Souvenirs de la Grande Chartreuse.

(Voir le No. 29.)

II.

A une lieue du Sappey, en suivant une route ombragée de bois noirs, comme on les appelle dans le pays, je sentis une brise piquante qui m'annonçait le voisinage des neiges. L'entrai alors dans l'enclos des Chartreux, et je vis que le printemps y annonçait à peine le retour de sa féconde beauté. Mais quelle scène ravissante m'entourait ! Bien que dans la langue géographique la grande Chartreuse ne soit qu'à 2 myriamètres de Grenoble, ce n'est pas trop de la journée d'un cavalier pour en parcourir la distance, si bizarrement coupée dans ses mille détours, par des passages difficiles et des chemins escarpés. Déjà les rayons palissans du soleil ne laissent plus tomber que des clartés douteuses sur les pitons neigeux des Alpes ; le bruissement sonore du Guier retentissant au loin et semblait se perdre dans les mystères des vieilles forêts que je traversais ; le chant mélancolique de la piovine saluait l'air du soir, cette vague harmonie qui est l'un des prestiges les plus puissants des lieux solitaires, le calme majestueux des bois, la sérénité du ciel dont les vapeurs blanchâtres du crépuscule commencent à ternir l'azur, le parfum des bruyères et des fleurs

que Dieu a semées dans le désert, comme il aime l'espérance dans le cœur des malheureux ; toutes ces grandeurs d'une nature si belle dans sa sublime tristesse, remplirent mon cœur d'émotions inconnues et dont je ne m'expliquais pas les puissantes réalités.

Je sentais éteindre ma haine et ma colère, comme la flamme d'une lampe dont l'aliment est usé ; j'admirais la patience et le dévouement des hommes qui, les premiers, étaient venus fertiliser quelques pages de ce désert.

Je ne comprenais pas encore la puissance créatrice de la loi ; mais de ja quelques uns de ses prodiges se révélèrent à moi, et mon esprit s'humiliait devant la suprême intelligence dont l'œuvre se déployait sous mes yeux.

A mesure que l'ombre devenait plus intense, il me semblait que le silence harmonieux des forêts devenait aussi plus solennel. Je travaillais quand des milliers de voix inconnues répétaient un soupir qui s'exhalait péniblement de ma poitrine. Dans cette contrée sonore, le moindre bruit est aussitôt répété par les échos cachés dans les rochers et les grèves ; ce phénomène est occasionné par les capricieux accidents du sol ; et nul part il ne produit des effets plus merveilleux. Le bruit d'un seul homme, celui de sa voix semble exciter la joie d'être invisible ; qui s'élèvent à lui ou plutôt, on dirait que c'est l'esprit de la solitude qui accueille la présence de l'homme avec des chants mélancoliques. Tout à coup j'aperçus les toits dégradés du monastère, et le son argenté de la cloche qui annonçait l'Angelus retentit dans les airs ! Oh ! je ne puis exprimer

la sensation rapide et instantanée que j'éprouvai dans ce moment.

Une sorte de frémissement magnétique parcourut tout mon cœur, mes lèvres se contractèrent, mon cœur se serrait, et des larmes inondèrent mes yeux. Malgré moi, je me rappelai cette douce prière qu'on m'avait apprise dans mon enfance : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce !* et j'en murmurai les dernières paroles, lorsque je soulevai le lourd marien de fer de la grande porte, dont le choc retentit au loin dans les vastes cours du monastère.

L'hospitalité envers les voyageurs et les pèlerins était prescrite aux Chartreux par les statuts de St. Bruno comme un devoir sacré. Ils en remplissaient avec toutes les obligations avec une étrange liberté. L'homme qui venait frapper à leur porte (car il n'y avait pour eux ni fortune, ni distinctions sociales), était accueilli avec un pieux empressement, à toutes les heures du jour et de la nuit, à toutes les époques de l'année. Les frères observaient le silence le plus rigoureux ; ils n'ouvraient la bouche que pour prier, et les seuls mots qu'ils pouvaient prononcer étaient adressés à Dieu ; mais les frères servans, dont les vœux n'étaient que provisoires, et qui achetaient par de laborieuses épreuves l'espérance du noviciat, étaient chargés de répandre les bienfaits de l'ordre et commençaient ainsi par la charité la vie de méditations et d'austerités à laquelle ils allaient se vouer.

Mais à l'époque où retentissent ces souvenirs, dépouillés de leurs anciens domaines, vivants d'amour, et en proie à toutes les privations, dans un séjour qui ressemblait plus à une ruine

qu'au bercail de leur ordre, les Pères Chartreux ne pouvaient accomplir leur vœu d'hospitalité. Étrange légèreté du cœur de l'homme ! Un instant auparavant, vivement ému des grandes scènes de la solitude, soumis à l'influence religieuse de la cloche dont la voix symbolique annonce l'arrivée et l'adieu des chrétiens dans ce monde, j'étais disposé aux plus nobles sentiments. Les observations du frère servant, faites et pendant avec une angélique douceur, peut-être la vue de sa robe brune que dans mon égarement j'étais habitué à considérer comme la livrée d'une ignoble superstition, réveillèrent en moi tous mes préjugés. Je lui parlai avec colère, avec insolence ! Je lui appris en peu de mots l'objet de ma mission, et l'invitai d'un ton bref à annoncer immédiatement mon arrivée au Père procureur.

Le frère croisa ses bras sur sa poitrine, haïssa les yeux vers la terre, et garda un moment le silence. C'était un jeune homme fort et vigoureux, et sans doute que, dans ce moment sa hauteur et sa dureté lui rappelaient le monde d'où il venait seulement de sortir, il pria Dieu de me pardonner et d'éteindre dans son cœur le sentiment de juste indignation que j'y faisais naître. Résultat il me salua, en se courbant jusqu'à terre, prit mon cheval qu'il attacha à un anneau de fer, sous un appentis construit à la hâte, et qui servait provisoirement d'écurie et de remise ; puis me fit entrer dans un parloir et s'éloigna. J'avais jusqu'alors gardé mon chapeau sur ma tête ; la douceur et la résignation de ce religieux me firent rougir, et je me découvris en instant dans cette petite pièce, réparée à la hâte, dont le principal ornement était une croix en bois. Un moment

après, le Père procureur parut. C'était un vieillard grand et majestueux ; le capuchon de sa tunique blanche était jeté en arrière, sa tête était entièrement rasée ; ses traits nobles et remarquables par une expression indéfinissable de calme et de douceur, étaient pâles et angéliques ; mais sa vieillesse n'avait rien de débile et de souffrant, elle me paraissait encore douée d'une grande énergie.

Je fus ému de sa présence, et je le saluai avec les marques d'un profond respect. Le Père s'excusa sur la pauvreté de l'ordre, qui ne lui permettait pas de me rendre moins pénible le séjour que je devais faire au monastère où j'étais cependant le bienvenu. Je le remerciai avec une entière franchise de la bienveillance de son accueil, et je lui exposai les ordres dont j'étais porteur ; il reconnut aussitôt la honte qu'il avait commise, et s'en déclara seul coupable.

Mon frère, me dit-il, les hommes doivent nous parler, car nous n'avons eu nulle intention de violer les lois établies. L'erreur dans laquelle je suis tombé est celle d'un père qui verrait pécher ses enfants sans pouvoir les secourir ; mais on ne peut punir l'ordre entier d'une faute dont je suis le seul coupable et auteur. Je me souviens donc d'avancer à subir toutes les rigueurs de la punition que j'ai encourue ; déjà je me suis réconcilié avec Dieu et nos pères n'ont absous ; il ne me reste plus qu'à recevoir mon pardon de la justice humaine. J'étais vivement touché de l'attention de l'incendiaire avec laquelle le saint vieillard s'humiliait devant moi. Je m'approchai de le rassurer sur les suites d'un incident dont il s'exagérait lui-même la gravité, et je lui déclarai que j'étais entièrement disposé à sa-